À quoi bon des poèmes ?

Trajectoire de « Souffles » de Birago Diop dans la mémoire des attentats

Nicolas Treiber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3714>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3714

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2016

Pagination : 43-47

ISBN : 978-2-919040-36-0

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Nicolas Treiber, « À quoi bon des poèmes ? », *Hommes & migrations* [En ligne], 1315 | 2016, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3714> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.3714

À QUOI BON DES POÈMES ?

TRAJECTOIRE DE « SOUFFLES » DE BIRAGO DIOP DANS LA MÉMOIRE DES ATTENTATS

Par NICOLAS TREIBER, doctorant en littérature, CIELAM, université d'Aix-Marseille.

Un poème entendu à Paris un jour de recueillement collectif au lendemain des attentats de novembre 2015. Un poème retrouvé au hasard des pavés de la ville. Un poème repris en chœur chargé d'une mémoire nouvelle. La trajectoire littéraire d'un poème de l'écrivain sénégalais Birago Diop dans la mémoire immédiate des attentats témoigne d'une façon inédite de panser les douleurs de l'écriture de l'histoire. La parole poétique n'efface jamais rien des traces de sang qui éclaboussent les murs du présent, mais elle sait offrir aux vivants et aux morts la couverture – de survie – de ses mots.

L

Paris, 2015. Lundi 16 novembre à midi. Une bonne centaine de personnes sont rassemblées devant *Le Carillon* pour une minute de silence. Grave, lourde, émue. Sans un sanglot ni une parole. Ensemble et immobiles face au monceau de fleur et aux myriades de bougies recouvrant la terrasse de ce café qui, avec celle du restaurant d'en face, *Le Cam-bodge*, a essuyé les tirs de terroristes trois jours auparavant. Un long instant de larmes rentrées, à penser aux morts, aux vivants tout autour qui font face au même choc et partagent la même peine, à ses proches dont on ne sait pas bien comment les protéger, si ce n'est de continuer de vivre et à les aimer.

De l'autre côté du petit carrefour qui sépare les deux établissements, au moment où s'achève l'ins-

tant de recueillement collectif, une voix émerge et rompt l'insoutenable silence. D'abord hésitante, la voix emplit progressivement l'espace d'un poème :

*« Écoute plus souvent
Les choses que les êtres
La voix du feu s'entend,
Entends la voix de l'eau.
Écoute dans le vent
Le buisson en sanglots :
C'est le souffle des ancêtres. »*

Il s'agit d'un extrait du poème « Souffles » de l'écrivain sénégalais Birago Diop¹. Le texte d'une tirade issue de la nouvelle « Sarzan² », dans laquelle un tirailleur sénégalais devenu fou, se retrouvait possédé par « les souffles des ancêtres ».

1. Voir le recueil *Leurres et Lueurs*, Paris, Présence africaine, 1960. 2. Birago Diop, « Sarzan », in *Contes et légende d'Amadou Koumba*, Paris, Fasquelles, 1947.

Et la voix, posée et chaude, poursuit :
*« Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
 Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
 Et dans l'ombre qui s'épaissit.
 Les morts ne sont pas sous la terre :
 Ils sont dans l'arbre qui frémit,
 Ils sont dans le bois qui gémit,
 Ils sont dans l'eau qui coule,
 Ils sont dans l'eau qui dort,
 Ils sont dans la case, ils sont dans la foule :
 Les morts ne sont pas morts. »*

L'échine de la foule est parcourue d'un long frisson. De ce genre de mots qui sourdent de profondeurs insoupçonnées, portent la mémoire et irriguent le présent, attestant l'ineffable passage d'un courant d'air glacé, d'une porte grande ouverte qui claque dans les murmures du peuple blessé. Puis la voix se tait au milieu des applaudissements.

Le mémorial et le palimpseste

Janvier 2016. La place de la République a été transformée en un lieu de recueillement collectif. Sur la statue entourée de cercles de lumignons, les slogans des luttes de la veille sont recouverts par les hommages aux disparus. Dans un coin de la place, à l'angle du boulevard Magenta, une plaque vient d'être apposée au sol le 10 janvier, en mémoire des victimes des attentats de 2015. À côté d'elle, un arbre du souvenir a été planté au milieu d'un carré de ciment. Sur la margelle, parmi les bougies, les témoignages et les dessins, se tient un morceau de papier cartonné. À nouveau, le même extrait du poème est donné à la rue. Sa retranscription manuscrite silencieuse fait face à la mémoire officielle, ou plutôt la prolonge. Question de perspective.

*« Écoute plus souvent
 Les choses que les êtres
 La voix du feu s'entend,
 Entends la voix de l'eau.
 Écoute dans le vent*

*Le buisson en sanglots :
 C'est le souffle des ancêtres morts,
 Qui ne sont pas partis
 Qui ne sont pas sous la terre
 Qui ne sont pas morts. »*

Quand la plaque commémorative rivée au sol signe la place de l'hommage national, l'extrait du poème sur une feuille volante porte, dans sa fragilité même, un régime mémoriel différent. L'apparente contradiction signifiée par ces *« Morts [qui] ne sont pas morts »* recouvre un acte de foi qui transcende la finitude. Une mémoire où le passé et les morts deviennent palpables par cela qu'ils ne passent pas et ne meurent pas, puisqu'ils sont là, *« dans la demeure »*. Ils habitent ensemble un langage.

À partir de l'absence de lieu, le texte de Diop met en scène une relation renouvelée aux morts. Il invite à habiter le non-lieu de leur absence. Le poème recueille la place vacante laissée par leur disparition, la comprend et l'embrasse, attestant la trace de leur passage dans l'intime présence d'un reste qui résiste à l'oubli. À côté du mémorial, ce poème, devenu palimpseste de notre histoire, se dit et se lit en transparence sur le présent.

Le langage du poème questionne notre relation à l'espace et au temps, à la violence du présent et aux silences supposés du passé. Mais que permet-il de penser de ce qui reste, de sauvegarder de ce qui manque ? *« Ceux qui sont morts ne sont jamais partis. »* Ils sont. Là, sur le carton où est inscrit le poème, dans la lumière des feux tricolores, dans celle des vélos, dans les phares des voitures, sous chaque pas de chaque passant qui traverse la place. Qu'il le sache ou non. Ils sont dans l'air du temps. Partout sur le béton de ce carrousel géant. Ils ont l'odeur de la tristesse, de la vie bafouée, coupée, menacée, mais résistante, de la résistance vocale que renvoie l'écho du poème.

*« Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
 Ils sont dans le sein de la femme,
 Ils sont dans l'enfant qui vagit
 Et dans le tison qui s'enflamme.*

*Les morts ne sont pas sous la terre :
Ils sont dans le feu qui s'éteint,
Ils sont dans les herbes qui pleurent,
Ils sont dans le rocher qui geint,
Ils sont dans la forêt, ils sont dans la demeure,
Les morts ne sont pas morts. »*

Le chemin atopique d'un retour à demeure

La surface de la feuille où est recopié ce poème adressé aux morts signale la localisation impossible de leurs voix qui pourtant ne cessent de se faire entendre à travers lui. Le passé n'est pas der-

rière ou à côté de nous, mais dans le présent et en nous. Le poème dévoile un espace paradoxal, atopique selon l'usage que Michel de Certeau fait de ce terme, reprenant la vision de coupe que Freud donnait de Rome dans *Malaise dans la civilisation*, une ville où les ruines du passé apparaîtraient en transparence sur le territoire du présent : « (...) une représentation qu'il donnait de Rome en supposant une image atopique où des lieux inconciliables coïncideraient, "où rien de ce qui s'est une fois produit ne serait perdu et où toutes les phases récentes de son développement subsisteraient encore à côté des anciennes"³ ». Le poème prendrait ainsi le contre-pied du lieu de mémoire qui reste soumis à ce paradoxe formulé par Pierre Nora : « *Habiterions-*

3. Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p. 370.

nous encore notre mémoire, nous n'aurions pas besoin d'y consacrer des lieux⁴. » « Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire⁵. » Le poème offre un tel milieu où recueillir une mémoire labile, sachant se rendre disponible à ce qu'elle n'entend qu'à peine, dans le vent, l'eau et l'asphalte des boulevards parisiens. Une mémoire habitée par « le souffle des ancêtres ».

Le lieu de mémoire honore l'absence des morts et élimine leurs voix, au sens où il demeure une inscription dans la topographie de la ville, une écriture qui, comme le souligne de Certeau à propos de celle de l'histoire, « ne parle du passé que pour l'enterrer. Elle est un tombeau en ce double sens que, par le même texte, elle honore et elle élimine⁶ ». Le poème convoque moins l'ombre fantomatique

Le poème convoque moins
l'ombre fantomatique
des disparus auxquels offrir
un linceul qu'il ne signe
un pacte avec leur présence
vibrante. Se souvenir revient
à écouter ce qu'ils ont à nous
dire. Le texte de Diop délimite
un espace symbolique propre
à faire entendre la parole des
absents de l'histoire.

des disparus auxquels offrir un linceul qu'il ne signe un pacte avec leur présence vibrante. Se souvenir revient à écouter ce qu'ils ont à nous dire. Le texte de Diop délimite un espace symbolique propre à faire entendre la parole des absents de l'histoire. Comme le remarquait Walter Benjamin dans *Sur le concept d'histoire*, « faire œuvre d'historien ne signifie pas savoir comment les choses se sont réellement passées, cela signifie s'emparer d'un souvenir, tel qu'il surgit à l'instinct du danger⁷. » Avant tout donc, se tenir prêt au surgissement. Or c'est bien ce à quoi invite l'irruption du poème de Diop dans la mémoire des attentats : la possibilité que, de la douleur même de la mort, surgisse un souffle prévenant du danger. « Le don d'attiser dans le passé l'étincelle de l'espérance, poursuit Benjamin, n'appartient qu'à l'historiographe intimement persuadé que, si l'ennemi triomphe, même les morts ne seront pas

en sûreté. Et cet ennemi n'a pas fini de triompher⁸. » La présence de « Souffles » dans la réception collective des attentats de 2015 offrirait ainsi un recueil symbolique à ces morts menacés par leur propre oubli dans les turbulences de l'histoire contemporaine. Car ces victimes sont les premières sur le territoire français d'une époque de terreur à venir.

« Écoute plus souvent
Les choses que les êtres
La voix du feu s'entend,
Entends la voix de l'eau.
Écoute dans le vent
Le buisson en sanglots,
C'est le souffle des ancêtres. »

Le sémaphore de la mémoire

Mai 2016. Les manifestations contre la loi Travail et le début de l'initiative citoyenne Nuit debout ont remodelé le visage de la place. Charges de CRS et piétinements de manifestants ont presque eu raison des bougies qui ceinturaient la statue. Quelques-unes ont été préservées. La mémoire fait mine de disparaître quand elle se résorbe et se concentre comme une huile chauffée aux bouillonnements du temps. L'autel, réduit à quelques dizaines de témoignages graphiques et lumineux, a été déplacé derrière la statue. C'est une autre lutte qui occupe dorénavant la place, non plus la transmission de la mémoire mais l'invention du futur. Auprès de la plaque commémorative, le poème a disparu. Comme si de rien n'était. Comme s'il n'avait jamais été. Il fallait, dans ce contexte, signifier sa présence, le rendre à nouveau possible. Le lire et le donner à entendre. Deux amies apportent leur contribution poétique à l'occupation de la place en lançant *Lire debout*, un temps quotidien de lecture de textes. D'Aimé Césaire à Léonora Miano, de Frantz

4. Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire », in *Les Lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XIX.

5. Pierre Nora, *op. cit.*, p. VII. 6. Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 140. 7. Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, Paris, Payot, 2013. 8. *Ibid.* 9. Célia Sadai et Alice Lefilleul, voir l'encadré « Lectures postcoloniales », in Arnaud Aubry, « Quand la France passe la nuit debout, place de la République », in *Le Monde*, 20/04/2016.

Fanon à Dieudonné Niangounia⁹... elles offrent leurs voix aux passants et interrogent avec eux le « présent postcolonial » de la France. Un soir, le poème de Birago Diop est repris en chœur. Devant un auditoire clairsemé, « Souffles » retrouve sa place à l'ombre de la statue de la République. Dans un espace où cherche à s'écrire l'un des visages futurs de la France, ce simple concert de voix entendait verser le poème dans la mémoire littéraire de Paris, cette « grande salle de lecture d'une bibliothèque que traverse la Seine¹⁰ » célébrée par Benjamin.

La trace se fait poétique pour pallier l'absence de lieu. Car il y a trop de douleur et d'espoir à composer ensemble. Et l'on ne peut marcher sans cesse sur les dalles de la place comme sur celles d'un tombeau. Pour continuer à se frayer une voie dans les traumatismes du présent, il fallait dégager l'espace et désengorger le temps. Le poème écope des existences submergées par l'émotion. Il met des mots. L'écoute et la répétition de « Souffles » auront offert une catalyse à la mémoire. Un poème, devenu le chantier de l'érection d'un sémaphore *in memoriam*.

« Il redit chaque jour le pacte,
Le grand pacte qui lie,
Qui lie à la loi notre sort,
Aux actes des souffles plus forts
Le sort de nos morts qui ne sont pas morts,
Le lourd pacte qui nous lie à la vie.
La lourde loi qui nous lie aux actes
Des souffles qui se meurent
Dans le lit et sur les rives du fleuve,
Des souffles qui se meuvent
Dans le rocher qui geint et dans l'herbe qui pleure.
Des souffles qui demeurent
Dans l'ombre qui s'éclaire et s'épaissit,
Dans l'arbre qui frémit, dans le bois qui gémit
Et dans l'eau qui coule et dans l'eau qui dort,
Des souffles plus forts qui ont pris
Le souffle des morts qui ne sont pas morts,
Des morts qui ne sont pas partis,
Des morts qui ne sont plus sous la terre. »

Pour une poétique de l'habitation

À quoi bon tout cela ? « *Et pourquoi des poètes en ces temps de détresse* » se demandait Hölderlin dans son poème « Pain et Vin ». Dans une étude que lui consacre Heidegger, la réponse vient du questionnement de cette habitation poétique du monde¹¹. Qu'est-ce à dire ? Que désigne cet habitat poétique ? Une maison de papier de rêves dans laquelle contempler en ombres chinoises les monstres du présent ? Une retraite dérisoire ? Peut-être, au contraire, la trajectoire du poème de Diop, de la mémoire à vif, à la stèle puis à la reprise chorale, incarne-t-elle une manière différente d'habiter le monde : dans celui des vivants, faire place à celui des disparus. Ouvrir les portes de nos foyers intérieurs à l'étrange familiarité, l'*unheimliche*, au retour du refoulé de ces voix que rien n'apaise tant que le prolongement de leur mémoire. Face à la clameur de leur disparition, le poème se fait le répons choral de leurs voix déchirantes. Faire corps, faire chœur, certes, mais pour préserver quoi ? « *Les morts sont dans la Demeure* » dit Birago Diop. Ici et maintenant, sous nos pieds et dans nos esprits. Ils partagent cette existence atopique, ce fond de langage, d'imaginaire et de symboles, d'où surgit ce poème qui leur offre l'hospitalité de sa demeure de mots.

L'étrange familiarité de leur présence dans le poème tient à la relation des plus intimes qui nous lie à eux, selon cette belle expression de Freud : « *Peut-être est-il vrai que l'"Unheimliche" est le "Heimliche-Heimische", c'est-à-dire l'"intime de la maison", après que celui-ci a subi le refoulement et en a fait retour*¹². » « Souffles » ne signe donc pas une mise en terre, mais appelle une mise en voix. Et pour la foule qui l'écoute, les regards qui le lisent, les bouches qui le répètent, le poème tient à la fois lieu d'autel et de prière. ■

10. Walter Benjamin, « Paris, ville dans le miroir », in *Vogue*, 1929.

11. Martin Heidegger, « Pourquoi des poètes ? », in *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. Wolfgang Brokmeier, Paris, 1962.

12. Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté (*Das Unheimliche*) », 1919, [en ligne], p. 27.